

Ce numéro contient : 1^o *L'Illustration théâtrale* avec le texte complet de LA COURTISANE ;
2^o Le 6^e fascicule du roman nouveau de M. Michel Corday : LA MÉMOIRE DU CŒUR.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc.

SAMEDI 27 OCTOBRE 1906

64^e Année. — N^o 3322



LA FIN DE LA CRISE MINISTÉRIELLE

Au ministère de l'Intérieur : M. Clemenceau annonçant aux journalistes la constitution du nouveau cabinet.

D'après une photographie instantanée. — Voir l'article, page 263.

COURRIER DE PARIS



Il y a deux cents jeunes filles qui, chaque année, veulent entrer au Conservatoire, dans les classes de tragédie et de comédie. Elles se disputent ardemment les dix ou douze places qui sont vacantes. Elles se promènent dans la triste cour ou bien elles attendent dans une salle vaste et nue le moment où elles devront paraître devant le jury. J'aperçois de petites actrices qui ont déjà tenu dans des théâtres élégants des rôles rapides : elles ont de belles robes et l'une d'elles est même descendue de son coupé électrique. Comme elles n'ont pas encore vingt ans, elles désirent bénéficier de l'enseignement officiel ; elles espèrent obtenir, un jour, le prix qui leur permettra d'entrer à la Comédie-Française. Elles veulent acquérir le titre de dame sociétaire : c'est un titre infiniment honorable. Une dame sociétaire est admise, aujourd'hui, dans les salons de la grande bourgeoisie et le rêve obscur de presque toutes les actrices est de pénétrer dans les demeures quasi familiales. L'une d'elles m'a dit : « J'apprends le bridge. Plus tard, quand je ferai partie de la maison de Molière et que je serai invitée à passer la soirée chez des femmes du monde, il me sera précieux de savoir le bridge. »

Voici de jeunes ouvrières qui ont obtenu quelques heures de congé pour affronter ce redoutable examen. Elles n'ont pas avoué à leurs camarades d'atelier qu'elles tentaient cette épreuve : elles redoutent l'humiliation d'une défaite. Mais quel triomphe si elles sont reçues ! Elles diront négligemment à leurs amies : « Décidément je quitte les modes : j'entre au Conservatoire. » Le patron les considérera avec respect parce que l'art dramatique jouit dans notre pays d'un étrange prestige et parce que ces ouvrières pourraient devenir, sous peu, de précieuses clientes.

Je reconnais aussi nombre de bourgeoises. Le temps n'est plus où les comédiens étaient tenus à l'écart de la société. Nous voyons aujourd'hui des commerçants, des boursiers, des industriels, qui autorisent leurs filles à suivre la carrière théâtrale. Je dois ajouter que ce sont les familles les moins riches qui se montrent le moins opposées à ce métier. J'ai interrogé une ingénue dont le père est un petit négociant : « Vous sentez donc, mademoiselle, une irrésistible vocation ? — Oh ! oui, monsieur, j'adore les planches. Dès l'âge de trois ans je récitais avec quelque talent les fables de La Fontaine. Je vous avoue que je n'ai pas l'intention de passer ma vie dans un bureau où je ferais des écritures, dans une caisse où j'alignerais des additions. Ce travail monotone m'ennuierait et me conduirait à un mariage médiocre. Actrice, je pourrai rencontrer un époux brillant. »

Il est vrai que des fantaisistes choisissent pour compagnes de leur vie des femmes qu'ils ont vues dans les coulisses et qu'ils auraient dédaignées s'ils les avaient aperçues dans un magasin. Cette séduction qu'exercent les actrices n'est pas nouvelle. Au moyen âge, tous les rôles étaient tenus par des hommes. La première comédienne dont nous ayons gardé le souvenir parut en 1468, à Metz, dans le jeu de *Sainte Catherine de Sienne*. Une jeune fille de dix-huit ans représentait la sainte et récita plus de deux mille vers. Son succès fut si vif qu'un gentilhomme s'éprit d'elle et l'épousa bien qu'elle fût de petite naissance.

* *

Si je faisais partie du jury qui choisit les élèves du Conservatoire, je voterais uniquement pour les jeunes filles qui sont jolies et qui ont de bonnes voix. Il est évidemment possible de trouver,

parmi les deux cents personnes qui se présentent, une douzaine de femmes agréables et qui soient capables de se faire entendre dans une salle de spectacle. Ce sont elles qui doivent être admises. Il est absurde en effet de demander à ces débutantes d'avoir du talent ou de connaître leur métier. Elles aspirent à devenir des élèves : il suffit qu'elles aient des dons naturels. Celles qui ont l'habitude des planches et qui possèdent déjà la science du théâtre n'ont pas besoin du Conservatoire.

Je voudrais qu'on ne se contentât pas d'apprendre aux élèves femmes à rouler les *r* et à répéter les jeux de scène traditionnels du répertoire. Il conviendrait de les obliger à se déplacer harmonieusement, à prendre d'heureuses attitudes, à faire de jolis gestes, à ne pas altérer leurs visages par d'excessives et d'inutiles grimaces. Il n'est pas nécessaire de s'abandonner à des mouvements brutaux et de transformer une figure en un masque hideux pour exciter l'émotion ou le rire des spectateurs.

Nous n'allons pas seulement au théâtre pour entendre des pièces, mais pour les voir, et nous sommes souvent affligés par la laideur et par l'allure disgracieuse des interprètes. N'avez-vous pas eu souvent le désir de protester quand l'amoureux tombe aux pieds de celle qu'il adore en s'écriant : « Tu es belle ! » ? Pendant de longues scènes, des personnages ont préparé l'entrée de l'héroïne ; ils nous ont vanté son harmonie, son charme, l'éclat de sa jeunesse. Elle apparaît enfin et nous avons sous les yeux une créature difforme, vulgaire, vieille. Récemment, pendant une répétition, un jeune premier disait à un auteur : « Je ne peux pas déclarer à ma partenaire que je l'aime ! Quand je vois son visage ridicule et flétri, je n'ai plus la force de parler : il me semble que le public éclatera de rire. » L'auteur lui répondit : « Calmez-vous, mon ami. Détournez la tête, fermez les yeux, et votre débit deviendra peut-être ardent et sincère. »

Notre théâtre a besoin d'artistes belles et jeunes.

* *

On vient d'inaugurer, à Fresselines, le monument de Maurice Rollinat. Ce poète fut, pendant quelques mois, une des divinités que Paris adore. On ne se lassait pas de l'entendre déclamer ses vers macabres. Il les chantait aussi. Il avait composé sur ses propres poèmes des mélodies cahotées et funèbres. Il avait un visage tourmenté et qu'on ne pouvait oublier. Les mondaines contemplaient avec un respect craintif sa chevelure romantique et ses regards d'halluciné. Elles frissonnaient quand il évoquait les corbeaux, avides de carnage et de sang, tout noirs sur la terre toute blanche, ou quand, de sa voix rauque, il célébrait les yeux d'une jeune morte, ces yeux qui n'étaient plus que des trous. Et, tout à coup, Maurice Rollinat poussait les gémissements de l'idiot qui charme les vipères ou les cris de douleur du fou qui tremble devant la camisole de force. Il s'apaisait pour dire la grâce du cimetière aux violettes ou la mélancolie de l'automne :

Viens cueillir encore un beau jour,
En dépit du temps qui nous brise,
Et mêlons nos adieux d'amour
Aux derniers parfums de la brise.

Ce disciple d'Edgar Poe était sentimental comme une vieille romance.

Bientôt Paris se lassa de Maurice Rollinat. On l'avait cependant comparé à Baudelaire et à Chopin ! Il se retira dans le Berry et il exprima la grâce et la mélancolie des paysages, des êtres, des objets qu'il voyait chaque jour. Il fut simple, discret, ému. Sa sérénité n'était qu'apparente. Derrière les calmes horizons il apercevait la mort

qui le guettait, qui l'appelait ; il ne résista pas longtemps à ses prières : il alla vers elle.

Le monument qu'imagina Rodin est appuyé contre l'église de Fresselines. Ce n'est pas un sacrilège. Bien que Maurice Rollinat ne fût pas fidèle au dogme, il était religieux. S'il ne s'agenouillait pas devant l'autel, il passait respectueusement devant le porche et il s'inclinait devant le crucifix.

On est vraiment religieux
Si, devant l'aube qui se lève,
On a des larmes plein son rêve
Et du sourire plein ses yeux.

Pauvre Rollinat ! Il avait conservé une âme enfantine et pure. Il est juste de lui élever un buste à l'ombre de l'église de Fresselines, puisqu'on ne craint pas de dresser un monument à Armand Silvestre dans une des plus belles avenues de Paris.

* *

J'ai reçu d'un lecteur de *L'Illustration* la lettre suivante :

« Je voudrais savoir, monsieur, pourquoi les ministres se croient obligés de se rendre en toute hâte sur les lieux des catastrophes. Dès qu'un accident de chemin de fer est signalé, M. Barthou saute dans un wagon : il voit des locomotives renversées, des voitures brisées et il revient à Paris. Nul ne déplore plus que moi l'horrible accident du *Lutin*. Mais fallait-il que M. Thomson montât à bord d'un croiseur pour se rendre à Bizerte et interroger des scaphandriers ? Je rends hommage au courage du ministre de la Marine, qui n'a pas craint de descendre dans un sous-marin. Mais, s'il n'avait pas donné cet exemple, pensez-vous que les équipages de notre flotte n'auraient plus osé s'enfermer dans nos *submersibles* ? »

« Ces déplacements, qui causent de lourdes dépenses ne sont pas utiles au pays ; mais ils ne nuisent pas à la popularité des hommes qui nous gouvernent. Ne serait-il pas temps de réglementer ces voyages ? Un ministre a la charge d'une pesante administration. Il convient qu'il reste à son poste. Il peut déléguer des jeunes gens qui le représentent et qui prononcent des discours. Nombre de Français sont prêts à remplir ces fonctions honorifiques sans demander aucune rétribution. Ils payeraient même pour être reçus dans les gares par les fanfares qui jouent la *Marseillaise* et par les conseillers municipaux qui prononcent de flatteuses harangues.

« Il y a même là une source de recettes nouvelles pour le budget, et c'est une réforme qu'il est bon de soumettre, en ce temps de crise ministérielle, au président de la République et à M. Clemenceau. »

NOZIÈRE

A PROPOS DE "THERMIDOR"

M. Victorien Sardou, dont nous avons publié le 25 août dernier une des pièces les plus fameuses, *Thermidor*, nous adresse la lettre suivante :

Monsieur le directeur,

Quelques-uns de vos lecteurs m'ont manifesté leur surprise de ne pas retrouver dans *Thermidor* la scène de la Convention qu'ils avaient vue jadis à la Porte-Saint-Martin. C'est que *L'Illustration* a publié la pièce telle qu'elle a été créée, puis interdite, à la Comédie-Française, à la deuxième représentation, tandis qu'elle a été reprise à la Porte-Saint-Martin avec deux tableaux nouveaux : la séance du neuf et le passage des charrettes rue Saint-Antoine. On demande aussi la liste des artistes qui ont joué *Thermidor* à ce théâtre cent cinquante fois, et il est trop juste en effet d'associer à ce succès leurs noms que voici :

Labussière (Coquelin aîné); Martial Hugon (Volny); Tallien (Desjardins); Verdier (Gravier); Chalupau (Féridaud); Robespierre (Larochette); Billaud-Varennes (Frad); Marteau (Dercy); Ribout (Gangloff)



LA CRISE MINISTÉRIELLE. — M. Clemenceau en tournée pour la constitution de son ministère.

Lupin (Nicolini); Chateuil (Liverain); Thuriot (Ossart); Jumelot (Jean-drieu); Sanson (Albert); Brault (Lessuor); Vasselin (Bacqué); Pourvoyeur (Cartereau); Bricard (Bourgeois); Pierre (Franceschi); Simonet (Gentil); Un garde national (Chichoux); Bérillon (J. Coquelin); Olivon (Mallet); Tavernier (Redoit); Debusne (Beliard); Rivière (Velay). — Fabienne Lecoulteux (Blanche Dufresne); Jacqueline (Blanche Miroir); Françoise (Delphine Renot); Mademoiselle Brault (Kerwich); la Mariotte (Blanchet); Jeannette (J. Giesz); jeune sans-culotte (Arlette); Gaspard (M. Marty). — Les autres rôles joués par MM. Garay, Bordato, Chabert, Ratineau, Leclerc, Germain, Samson, Lebon, Duplessis, Rivoire, Frederick, Perret, Dubreuil, Maxime, Sévère, Gillet, Royer, et M^{mes} Naudy, Dupeyron, Salmon, la petite Galand.

Je saisis cette occasion d'indiquer une correction à faire dans le texte des deux premières scènes du troisième acte :

Au lieu de désigner Labussière par son nom, Chateuil et Vasselin ne doivent lui donner que celui de « Charles », le seul sous lequel il était connu aux comités du Salut public et de Sûreté générale.

Agréé...

V. SARDOU.

LE NOUVEAU MINISTÈRE

Par une lettre en date du 19 octobre, M. Sarrien, président du Conseil, ministre de la Justice, a informé le président de la République de l'obligation où il se trouvait de quitter le pouvoir en raison de l'état de sa santé; une crise ministérielle s'est donc déclarée, quelques jours avant la rentrée du Parlement. En



M. Stephen Pichon, ministre des Affaires étrangères.

Phot. Fivou, boulevard Saint-Germain.

effet, la démission collective des membres du cabinet était, suivant l'usage, la conséquence immédiate de la retraite de son chef. Une question se posait aussitôt, préalablement à toute hypothèse sur le sort des ministres démissionnaires : quel serait le successeur de M. Sarrien dans sa haute fonction ? Et la réponse fut, on peut le dire, instantanée; un nom était prononcé d'une voix unanime, celui de M. Clemenceau, que tout désignait comme l'homme politique le plus capable, en ce moment, d'assumer la charge de premier ministre.

Appelé à l'Élysée, dimanche matin 21, M. Clemenceau acceptait la mission de constituer un ministère, et, très « en forme », plutôt entraîné que fatigué par ses récentes tournées en Vendée et dans le Var, il se mettait en campagne sans tarder. D'abord, il faisait aux présidents des deux Chambres les visites traditionnelles, puis il commençait (le mot est de lui) ses « démarches d'action ».

Il avait l'intention, tout en remaniant le cabinet et en y introduisant des éléments nouveaux, de conserver des collaborateurs d'importance, notamment M. Léon Bourgeois et M. Poincaré; mais le premier, s'excusant sur sa santé précaire, refusa de rester aux Affaires étrangères, et le second ne consentit pas à

le remplacer. Ces échecs, peut-être prévus, ne découragèrent pas le Vendéen tenace et fertile en combinaisons; il poursuivit ses négociations sans désespérer, tant et si bien que, mardi matin, en deux jours, son cabinet était définitivement constitué.

M. Clemenceau, en prenant la présidence du Conseil, garde le portefeuille de l'Intérieur; les autres portefeuilles sont ainsi répartis : Justice, M. Guyot-Dessaigne; Affaires étrangères, M. Stephen Pichon; Instruction publique et Beaux-Arts, M. Briand; Finances, M. Caillaux; Guerre, le général Picquart; Marine, M. Thomson; Travaux publics, M. Barthou; Commerce, M. Doumergue; Agriculture, M. Ruau; Colonies, M. Milliès-Lacroix; Travail et Hygiène, M. Viviani. En somme, sur douze ministres, la moitié appartenaient au précédent cabinet. En outre, MM. Sarraut et Dujardin-Beaumetz sont respectivement maintenus aux sous-secrétariats d'État de l'Intérieur et des Beaux-Arts. M. Chéron, député de Caen, est nommé sous-secrétaire d'État civil à la Guerre.

Ce « mouvement ministériel » se distingue par deux traits principaux : la promotion sensationnelle du général Picquart et la création d'un douzième portefeuille, dont M. Viviani, député socialiste, devient



M. Viviani, titulaire du nouveau ministère du Travail.

Phot. Fivou, boulevard Saint-Germain

titulaire. Comment ne pas remarquer aussi l'esprit de décision et l'extraordinaire activité qui ont conduit M. Clemenceau à la prompt solution d'un problème toujours ardu ? Alerté, infatigable, il a passé des heures en automobile, courant aux quatre coins de Paris, et il trouvait encore le temps de recevoir les journalistes auxquels il racontait par le menu l'emploi de ses laborieuses journées. Ce politicien, blanchi sous le harnais, n'est pas du tout « vieux jeu ».



Le nouveau ministre de la Guerre, général Picquart. Instantané pris aux dernières manœuvres d'artillerie, quand il n'était encore que général de brigade. (Cl. L. Bouet.)



Le lieutenant Fépoux.



Bardane.



Ollivier.



Fortain.



Maingault.



L'enseigne Millot.

L'état-major et quatre hommes de l'équipage du « Lutin ».

Photographies Gerby, Inizan, Maurel, Godefroy.

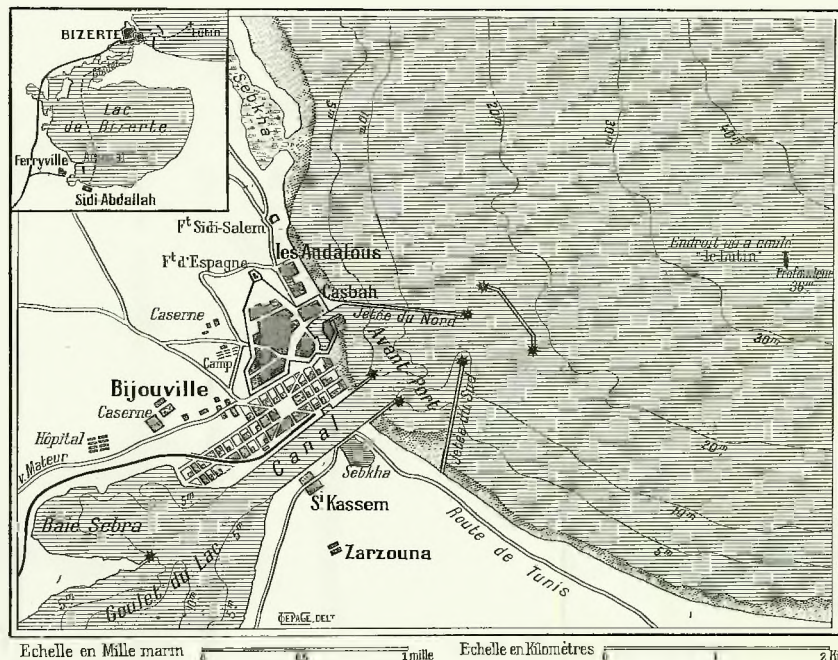
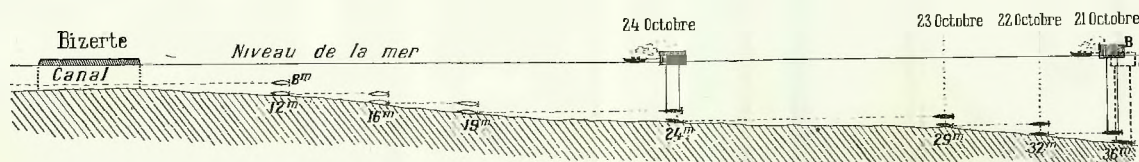
LA CATASTROPHE DU « LUTIN »

Les prévisions que l'on faisait, la semaine dernière, touchant le sort de l'équipage du *Lutin*, ne se sont que trop vérifiées : les malheureux marins ont tous péri dans la catastrophe. Déjà, les scaphandriers ont pu reconnaître trois des cadavres, massés en groupe auprès du capot d'avant entr'ouvert. Les illusions, si l'on en avait pu concevoir, seraient depuis longtemps évanouies. On ne se préoccupe plus, dès lors, que de sauver le navire et de ramener au jour les cadavres de ces infortunés afin de leur donner la sépulture qu'ils attendent.

Voici le rôle d'équipage du sous-marin : M. Fépoux, lieutenant de vaisseau ; M. Millot, enseigne de vaisseau ; MM. Bourges, 2^e maître torpilleur ; Nicolas, 2^e maître mécanicien torpilleur ; Douval, Ollivier, Maingault, quartiers-maîtres torpilleurs ; Bellec, Antoine, torpilleurs brevetés ; Dufau, timonier breveté ; Bardane, Sieher, Guézel, Monsarrat, Clairret, Fortain, quartiers-maîtres mécaniciens.

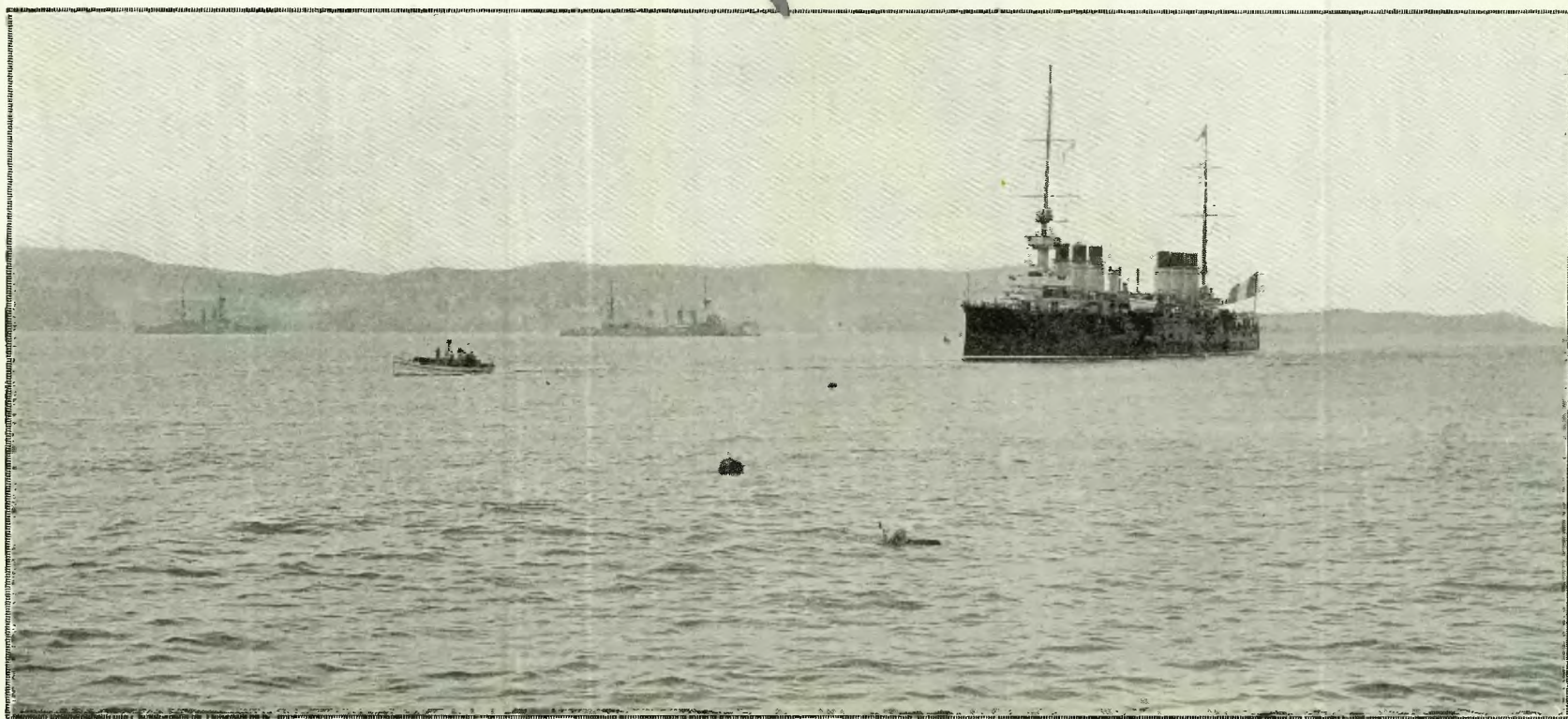
Les travaux de renflouement de la coque du *Lutin* ont commencé dans d'excellentes conditions. Par les soins de scaphandriers, des élingues ont été passées sous la coque du sous-marin ; après quoi l'on amena en mer, juste au-dessus de l'emplacement, soigneusement repéré, où il gisait par un fond de 36 mètres, un dock flottant. On immergea ce dock, en le chargeant d'eau, à la profondeur maxima où on le pouvait faire, soit à 4 mètres ; on y fixa les chaînes passées sous le *Lutin*, et l'on commença à épuiser le water-ballast dont on l'avait rempli. Le dock, en se soulevant à mesure, remontait avec lui le sous-marin naufragé ; la manœuvre terminée, le sous-marin se trouva suspendu entre deux eaux à 32 mètres de profondeur. Le dock, remorqué avec ce fardeau, fut conduit vers un point, déterminé au moyen de sondages et indiqué, à la surface, au moyen de balises de tir, où le fond n'était plus que de 32 mètres.

On avait ainsi rapproché le *Lutin* de 300 mètres vers la terre. La même manœuvre recommença derechef : le dock, immergé de nouveau, puis vidé, souleva encore le *Lutin* de 4 mètres.

La sortie du lac de Bizerte avec l'indication de l'endroit où le *Lutin* a sombré.Les différentes étapes du renflouement du *Lutin* par le dock flottant de l'arsenal de Sidi-Abdallah.

On avait gagné ici 600 mètres. Et l'on procédera ainsi, en déplaçant le bateau par échelons successifs, jusqu'à ce que le sous-marin ne soit plus qu'à 8 mètres de profondeur. Alors il deviendra facile de le remorquer directement dans le lac de Bizerte.

On ignore encore, à l'heure qu'il est, la cause de la catastrophe. Ce n'est que lorsque le *Lutin* flottera et que l'on aura pu le visiter en détail qu'il sera possible de se prononcer en toute connaissance.

Sur le lieu du sinistre : arrivée du croiseur cuirassé *Jeanne-d'Arc* ayant à bord le ministre de la Marine. Au fond, les navires anglais venus de Malte.Les deux bouées du premier plan indiquent la position du *Lutin* à 36 mètres de profondeur. — Phot. Marichal.



L'empereur Thang-Taï dans son palais, en compagnie du résident supérieur, M. Auvergne. — Photographie communiquée par M. Raquez.

LA FOLIE DE L'EMPEREUR D'ANNAM

Thang-Taï, l'empereur d'Annam, avait fait jusqu'à présent peu parler de lui. En effet, ce monarque asiatique n'exerce guère, sous le protectorat de la France, qu'une souveraineté nominale, et son maintien sur un trône où il règne sans gouverner est surtout une concession aux croyances du peuple annamite, qui vénère en lui le chef suprême de la religion. Mais notre protégé vient d'acquiescer à une fâcheuse notoriété : depuis quelque temps, nouveau Néron, il se livrait dans son palais, particulièrement à l'égard de ses femmes, à de tels actes de cruauté, il assaillait de telles atrocités ses fantaisies galantes, qu'il a bien fallu enfin constater son état de démence. Et, récemment, M. Leygues, encore ministre des Colonies, affirmait que, dès le 14 août dernier, notre résident supérieur à Hué avait pris des mesures pour mettre un terme aux tristes exploits de l'empereur fou. A cette occasion, on a publié une photographie de Thang-Taï en riche costume d'apparat ; le portrait que nous en donnons ici le montre vêtu d'une façon plus intime.

LES GRANDES PREMIÈRES " ARIANE " A L'OPÉRA

Le répertoire de l'Opéra va s'enrichir d'une œuvre nouvelle de Massenet, *Ariane*, tragédie lyrique que l'émminent musicien a écrite sur un poème de Catulle Mendès. Cette importante « première » de la saison place tout naturellement à l'avant-scène de l'actualité l'auteur de *Manon*, du *Roi de Lahore*, du *Cid*, du *Mage*, de *Thaïs* et de tant d'autres ouvrages par où il a conquis une universelle renommée.

Prix de Rome à vingt et un ans, Massenet fut toujours et est resté, à l'âge de soixante-deux ans, un grand travailleur. On l'a dépeint, levé dès l'aube, revêtant au saut du lit une ample robe de chambre rouge pour s'atteler aussitôt à la besogne et, sa tâche commencée, la poursuivant jusqu'au bout. Il ne la commence, d'ailleurs, que quand il trouve le livret tout à fait à point. Trait bien particulier, cet ancien prix de piano du Conservatoire a coutume de composer « sans piano » ; veut-il se rendre compte de l'effet d'une phrase musicale, il se sert d'un clavier muet qu'il a sous la main ; son cerveau singulièrement privilégié vibre, pour ainsi dire, à l'unisson de notes que les autres n'entendent pas, comme si son oreille les percevait réellement : cela lui suffit.

Cependant, voici le maître devant un clavier sonore (pour la première fois, croyons-nous, il a consenti à se laisser photographier en cette posture), mais il ne compose pas. La scène se passe dans le cabinet directorial de l'Opéra : Massenet y interprète pour M. Pedro Gailhard, attentif et charmé, la partition d'*Ariane*. Combien de dilettantes voudraient assister à une telle audition ! Car le compositeur, tout en chantant parfois d'une voix un peu voilée, manie en véritable virtuose l'instrument objet des boutades légendaires d'un autre maître illustre, Reyer.



A L'OPÉRA, PENDANT LES RÉPÉTITIONS D'« ARIANE ».
M. Massenet, au piano, dans le cabinet de M. Gailhard. — Phot. H. Manuel.



La cérémonie, sur le plateau de Vierzenheiligen.

LE CENTENAIRE D'IÉNA

Weimar, 15 octobre 1906.

J'ai eu la bonne fortune hier d'assister aux fêtes commémoratives de la bataille d'Iéna.

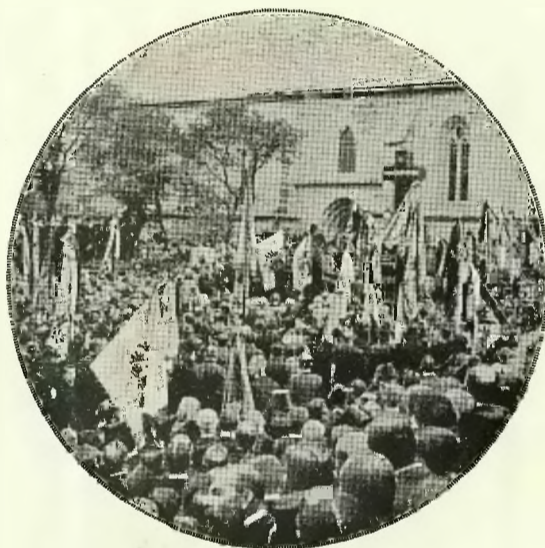
C'est à Vierzenheiligen, petit village qui se trouvait exactement entre le front des deux armées française et prussienne, que se dresse aujourd'hui le monument élevé par les Allemands à leurs ancêtres vaincus. La cérémonie inaugurative en fut grande et simple. Le cadre d'ailleurs s'y prêtait à merveille. Du plateau qui domine Vierzenheiligen on embrasse d'un coup d'œil toutes les hautes plaines où se déroula l'action furieuse. D'un côté se profile la ligne sombre des forêts d'où, le 14 octobre 1906 au matin, dans la brume, apparut aux yeux étonnés du prince de Hohenzollern l'armée française tout entière. En une nuit, par un effort prodigieux, elle surgit des profondeurs d'Iéna. De l'autre s'aperçoivent les longues déclivités où roula, dit un historien, « l'ouragan des fuyards prussiens ». Hier, isolé au milieu des spectateurs et des soldats allemands, tandis que s'élevaient leurs psaumes puissants et graves, je ne contemplais pas sans émotion ces champs ensoleillés où, dans un jour pareil, cent ans auparavant, le même soleil avait éclairé la grande victoire de nos pères, victoire qui, pour leurs descendants, devait être si féconde, et qui fut pour nous sans lendemain.

Le matin, à Weimar, dans la ville calme où Schiller et Goethe rêvèrent ensemble, où leurs maisons tranquilles existent encore, ce n'était pas un spectacle banal de voir s'acheminer vers la gare ces sociétés de vétérans, toutes avec leurs drapeaux, tous redressant leur taille, étalant fièrement sur une poitrine bombée les médailles commémoratives des derniers combats victorieux. Déjà on avait l'impression de se trouver au milieu d'un peuple profondément militaire. Mais à 11 heures, lorsque ces sociétés se succédaient sans relâche, bannières déployées, vinrent converger vers le haut plateau de Vierzenheiligen, cette impression s'accrut encore. Le spectacle était alors véritablement saisissant.

Et quel respect, quel sentiment de la hiérarchie aussi chez ce peuple ! Il fallait voir la ponctualité même avec laquelle chacun se découvrait sur le passage du cortège officiel, lorsque le duc de Wurtemberg, commandant le 11^e corps d'armée, le grand-duc de Saxe-Weimar, le prince héritier de Saxe-Meiningen et le comte de Haeseler, représentant l'empereur, traversant la foule, allèrent prendre place sur les hauteurs de Vierzenheiligen pour ouvrir la cérémonie.

**

Ce fut alors une vision pittoresque qui s'offrit à mes regards. Le clergé, les professeurs de l'Université, les magistrats en grande tenue, arrivaient tour à tour. Les délégations d'étudiants fermaient le cortège, les uns avec de hautes bannières, d'autres la figure zébrée de coups de sabre, curieux avec de petites toques posées de biais sur le sommet du crâne, ou des chapeaux à longues



Autour du monument commémoratif de la bataille d'Iéna, pendant les discours officiels.



Départ des délégations d'étudiants après l'inauguration du monument de Vierzenheiligen.

plumes, tous avec de grandes bottes luisantes, et des costumes chamarrés d'or. Ponctuellement, on se rangea côte à côte, et bientôt tout le cortège officiel forma un vaste hémicycle étincelant de costumes magnifiques. Un grand cercle de drapeaux, tenus droits et fermes, isolait ce groupe d'une foule houleuse qui ne cessait de grossir. Au loin, l'immense horizon du champ de bataille se déployait. Les chants patriotiques et religieux commencent ; on les écoute sans mot dire ; et, ce qui me frappa à cette minute, ce fut de sentir combien inséparables et fortes étaient encore pour ce peuple l'idée de la patrie et celle de la divinité.

L'impression de respect, de discipline fut également très forte lorsque l'orateur, le pasteur Hagemeyer, je crois, évoqua, après les jours d'Iéna, jours d'octobre sombres et tristes, d'autres jours d'octobre plus lumineux, ceux de Leipzig et de Metz, lorsqu'il montra que, sans Iéna, on n'aurait pas eu Sedan, et que des jours de malheur mêmes était sortie la prospérité présente. Nul n'applaudit alors, mais on sentait que ce peuple vibrerait à l'unisson.

**

Escorté d'une foule immense, le cortège se rendit au pied de l'église, au milieu du petit village de Vierzenheiligen, où le monument invisible se dressait sous un voile léger et frissonnant. Là devait parler le comte de Haeseler, l'ancien, le célèbre commandant de Metz.

Son discours fut long. Il fit tout l'historique de la bataille. Mal placé, je le voyais à peine, mais j'avais de la scène une vue d'ensemble plus curieuse peut-être. Sur les lattes et les solives des toits dégarnis de leurs tuiles, des spectateurs s'étaient entassés. Le faite de certaines maisons semblait des gradins d'amphithéâtre. En bas, sur la place, des pointes de casque se dressaient et j'apercevais, debout au pied du monument funéraire qu'entouraient les bannières, découvert et recouvert tour à tour par les plis gonflés ou tombants d'un drapeau, le comte de Haeseler qui parlait, son grand corps maigre penché en avant, ses cheveux grisonnants collés aux tempes, avec, sous son casque d'or de uhlán, sa figure sèche, dure et ridée. La voix me parvenait mal, et par éclats ; mais de temps à autre elle montait puissante et claire lorsqu'il clamait le nom vainqueur, le nom sonore de Napoléon. Et, chaque fois, la foule avait un léger tressaillement qui se prolongeait comme un remous.

En terminant, il remercia l'artiste de son œuvre, puis s'adressant au peuple : « Ce n'est pas un monument glorieux que vous allez voir, dit-il, c'est simplement la manifestation du souvenir que tous nous devons garder à ceux qui, par le sacrifice de leur vie, ne purent empêcher la défaite fatale. »

Le voile tomba, les drapeaux s'inclinèrent. Dans sa sobre et forte simplicité, le monument apparut : une croix, avec, au pied, un drapeau qui s'affaissait, incliné. Sur l'ordre du comte de Haeseler, la foule rompit le silence, et par trois fois retentit un hurrah formidable en l'honneur de l'empereur. Puis les princes, les généraux, les délégations avec leurs bannières, les soldats lourds et raidés au pas de parade, défilèrent devant le mausolée.

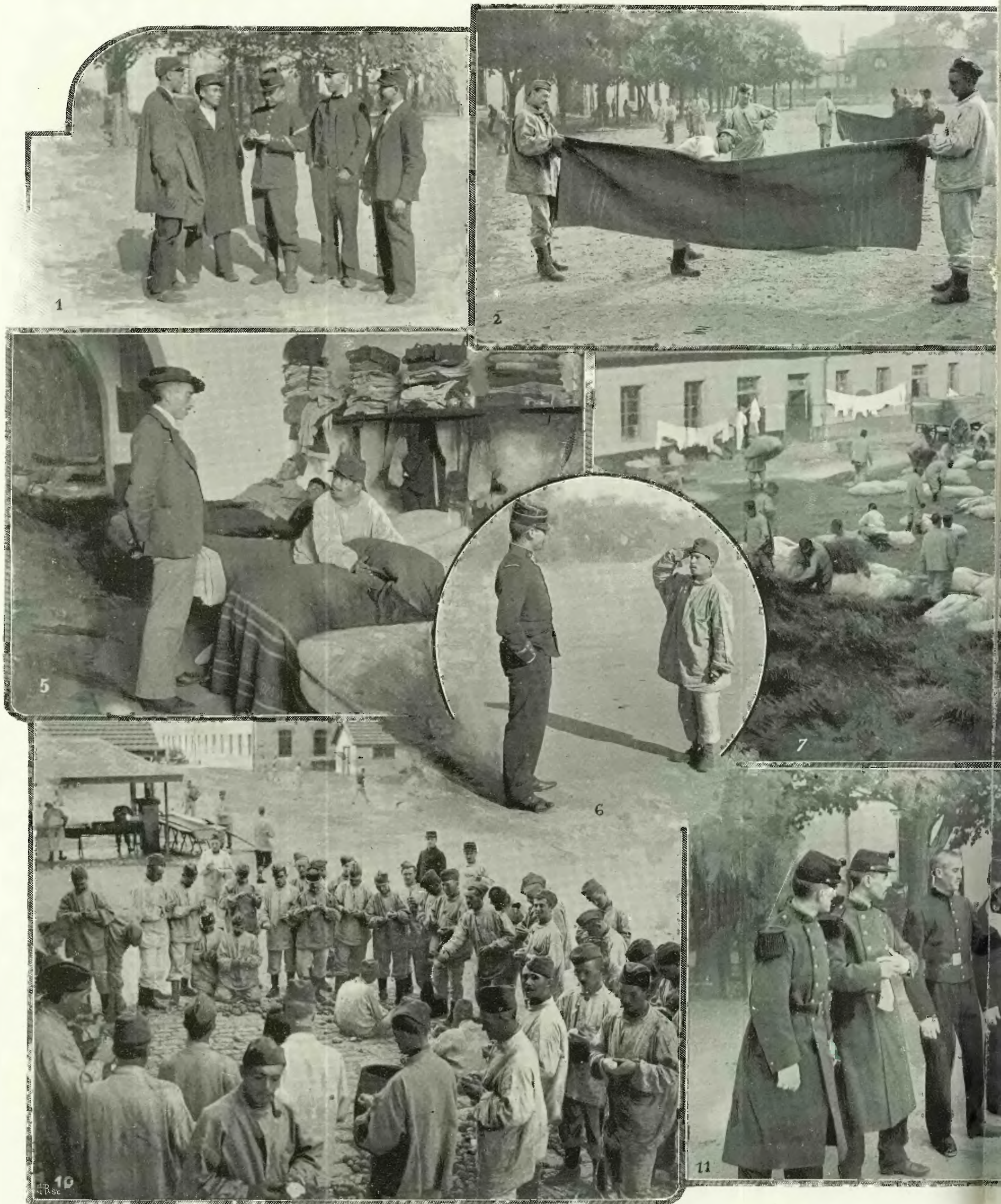
R. H.



LA FOIRE DE LA SAINT-LUC, A POITIERS

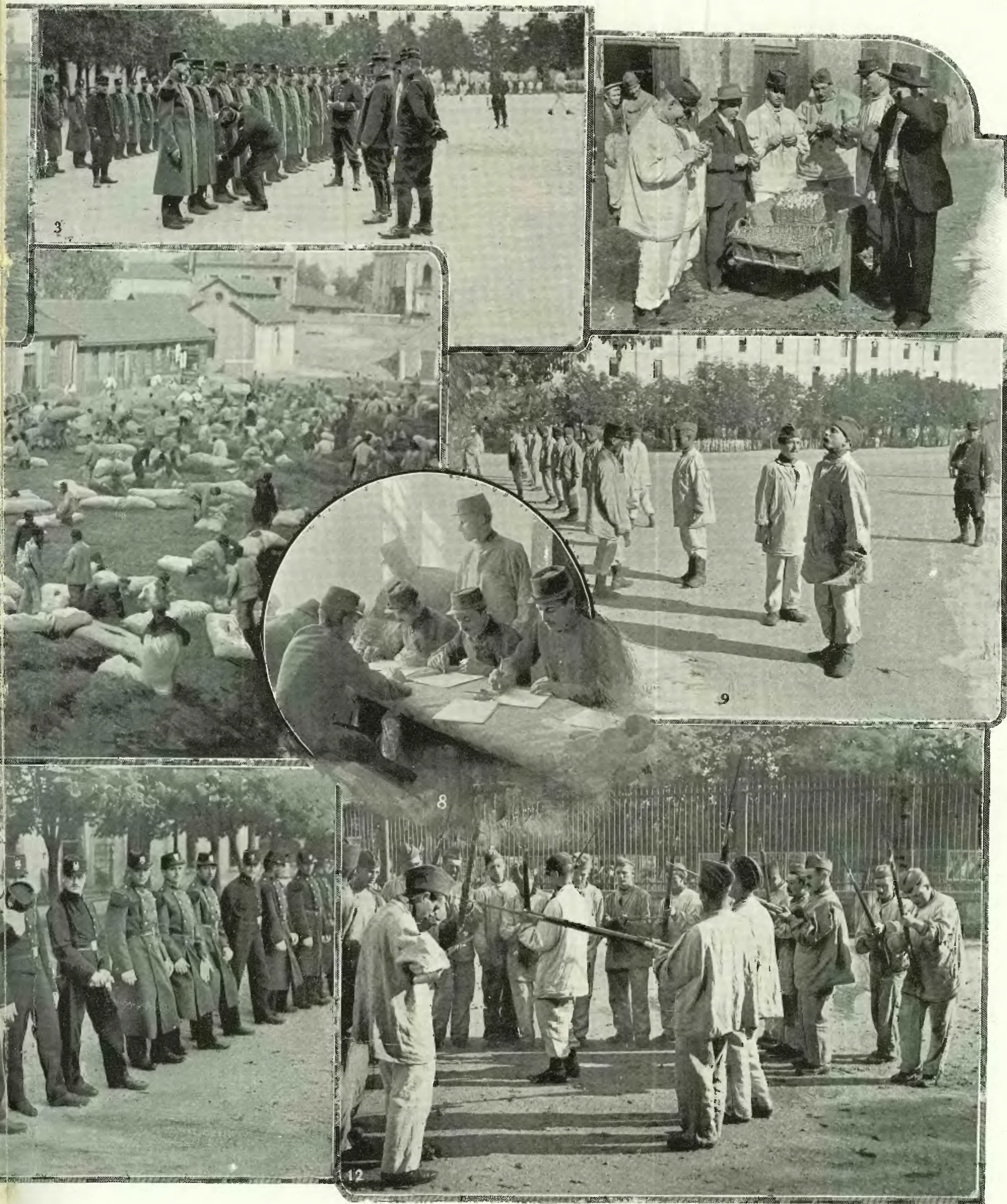
Phot. Gervais-Courti' encoy

La foire qui se tient chaque année à Poitiers le 18 octobre, jour de la Saint-Luc, est l'une des plus importantes de tout le Poitou. Elle est célèbre dans la région entière et attire une foule considérable venue souvent de points très éloignés. Les types les plus divers s'y coudoient : des éleveurs, des paysans en sarrau, « topent » dans la main d'acheteurs très cossus qui, sous leur blouse bleue, portent la correcte redingote noire confortablement matelassée de billets de banque. Comme on le sait, cette contrée est le centre par excellence de l'industrie mulassière. La foire de la Saint-Luc est donc surtout une foire aux ânes et aux mulets. Les transactions qui se font là sont extrêmement importantes, et l'on a vu des étalons de l'espèce usine atteindre jusqu'à des prix de 5.000 à 6.000 francs.



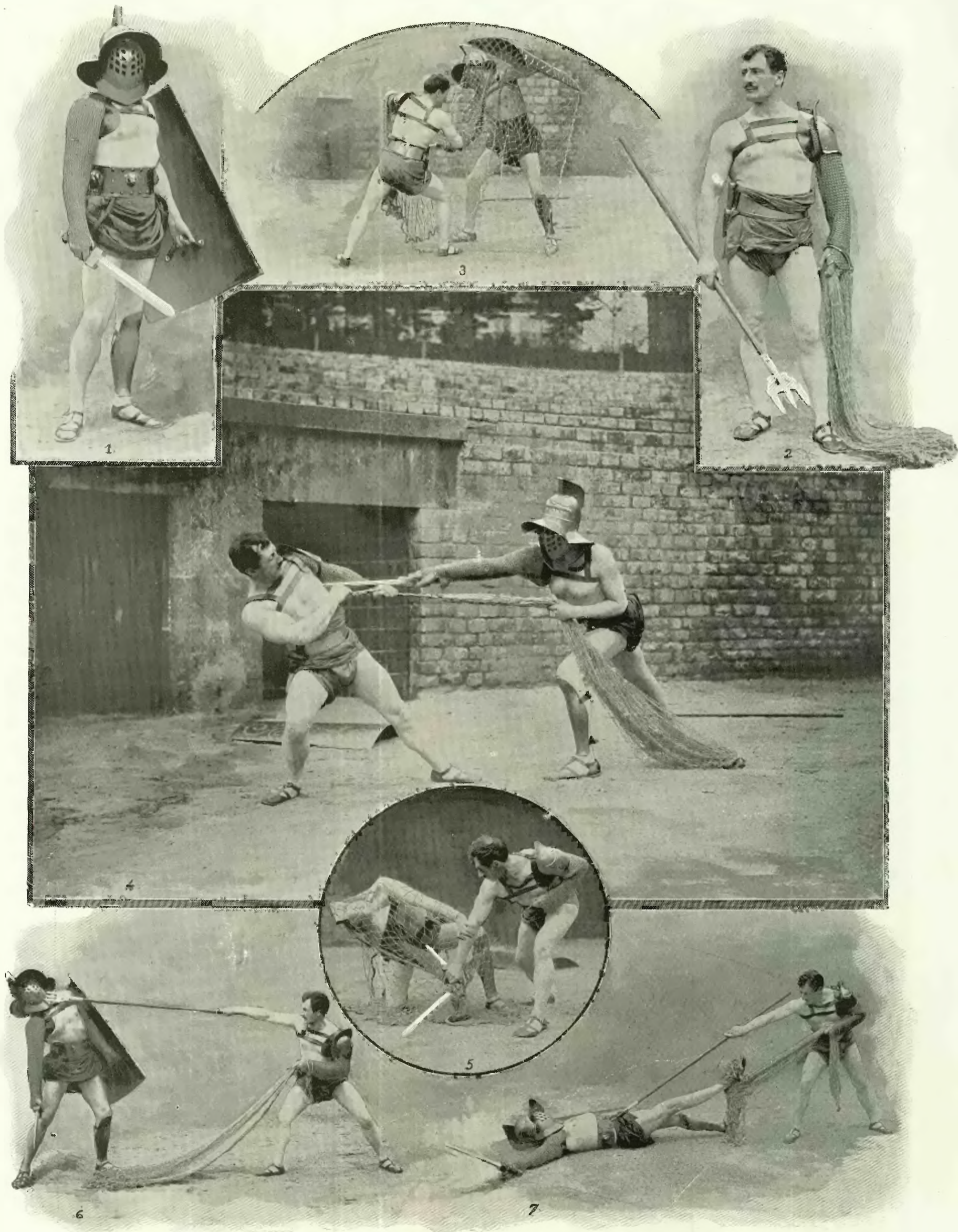
LES "BLEUS" A

1. Le fourrier : « Quels vêtements avez-vous reçus ? » — Tous : « Un képi ! » — 2. Le battage des couvertures. — 3. La revue de capotes en présence du commandant de compagnie. — 4. L'épluchage des patates. — 5. La « narration ». — 6. Premiers exercices : « Garde à vous ! » — « A droite... à gauche ! » — 7. La corvée de « patates ». — 8. La « narration ». — 9. Premiers exercices : « Garde à vous ! » — « A droite... à gauche ! » — 10. La corvée de « patates ». — 11. La revue de capotes.



A LA CASERNE

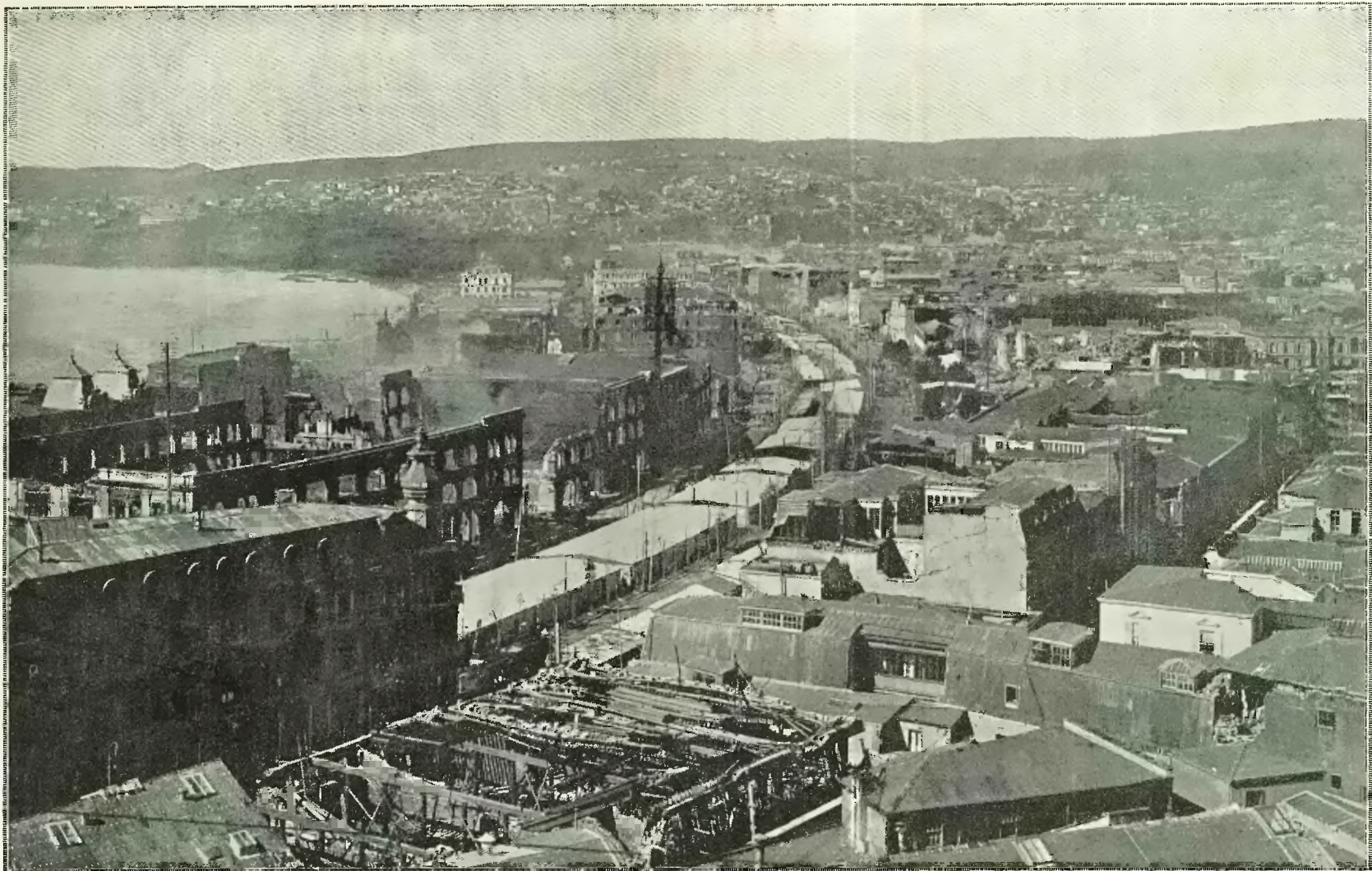
1. L'épluchage des oignons : la première larme. — 5. Un ancien montrant à son bleu comment on fait son lit. — 6. Devant l'adjudant : la position du salut. — 7. Le remplissage des paillasses. — La revue des pompons et des gants. — 12. La première entrevue avec le fusil-baïonnette. — Photographies P. Doyé. — Voir l'article, page 274.



UN COMBAT DE GLADIATEURS RECONSTITUÉ PAR DES ATHLÈTES MODERNES

Phot. Branger.

1 et 2. Mirmillon et rétiaire au repos. — 3. Réception du filet sur le bouclier et rentrée simultanée du mirmillon qui frappe au corps. — 4. Coup droit du mirmillon, préparé par traction du filet. — 5. Défense du mirmillon, pris sous le filet et menacé du poignard par le rétiaire. — 6. Coup d'arrêt au masque. — 7. Chute du mirmillon, renversé par une prise du filet au pied et frappé au ventre. — Voir l'article, page 274.

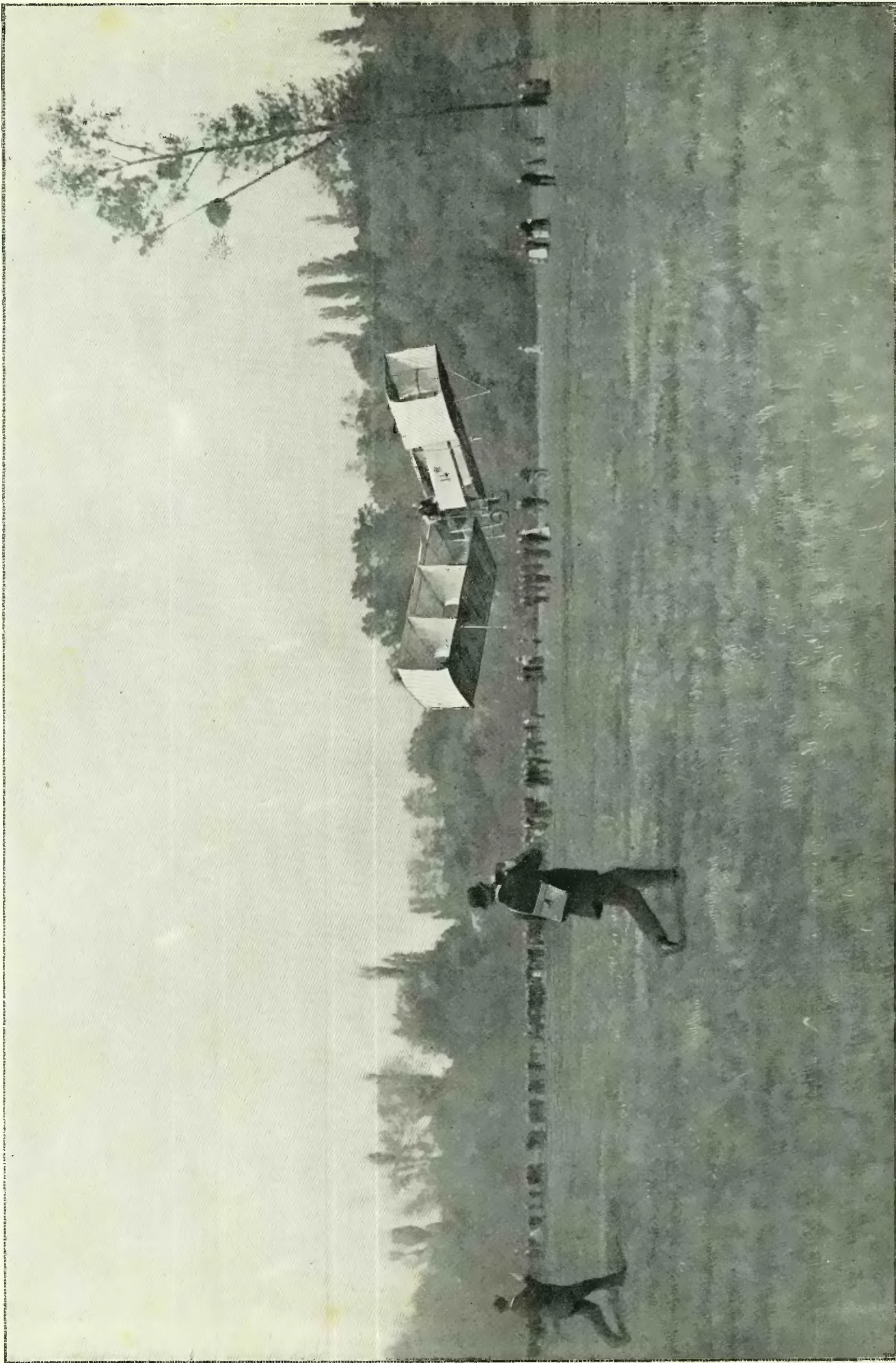


Panorama de Valparaiso (avec la ligne de toits blancs des abris provisoires).

Nous revenons sur la catastrophe de Valparaiso avec ces deux photographies qui montrent quelle est maintenant la vie sur les ruines de la malheureuse ville. On a établi, pour loger les malheureux que le tremblement de terre a laissés sans abri, de vastes hangars édifiés rapidement où les pauvres gens logeront jusqu'à ce qu'on ait reconstruit leurs maisons. Les églises ayant été pour la plupart détruites, le service divin est célébré en plein air, comme on l'avait déjà vu faire en Italie après l'éruption du Vésuve.



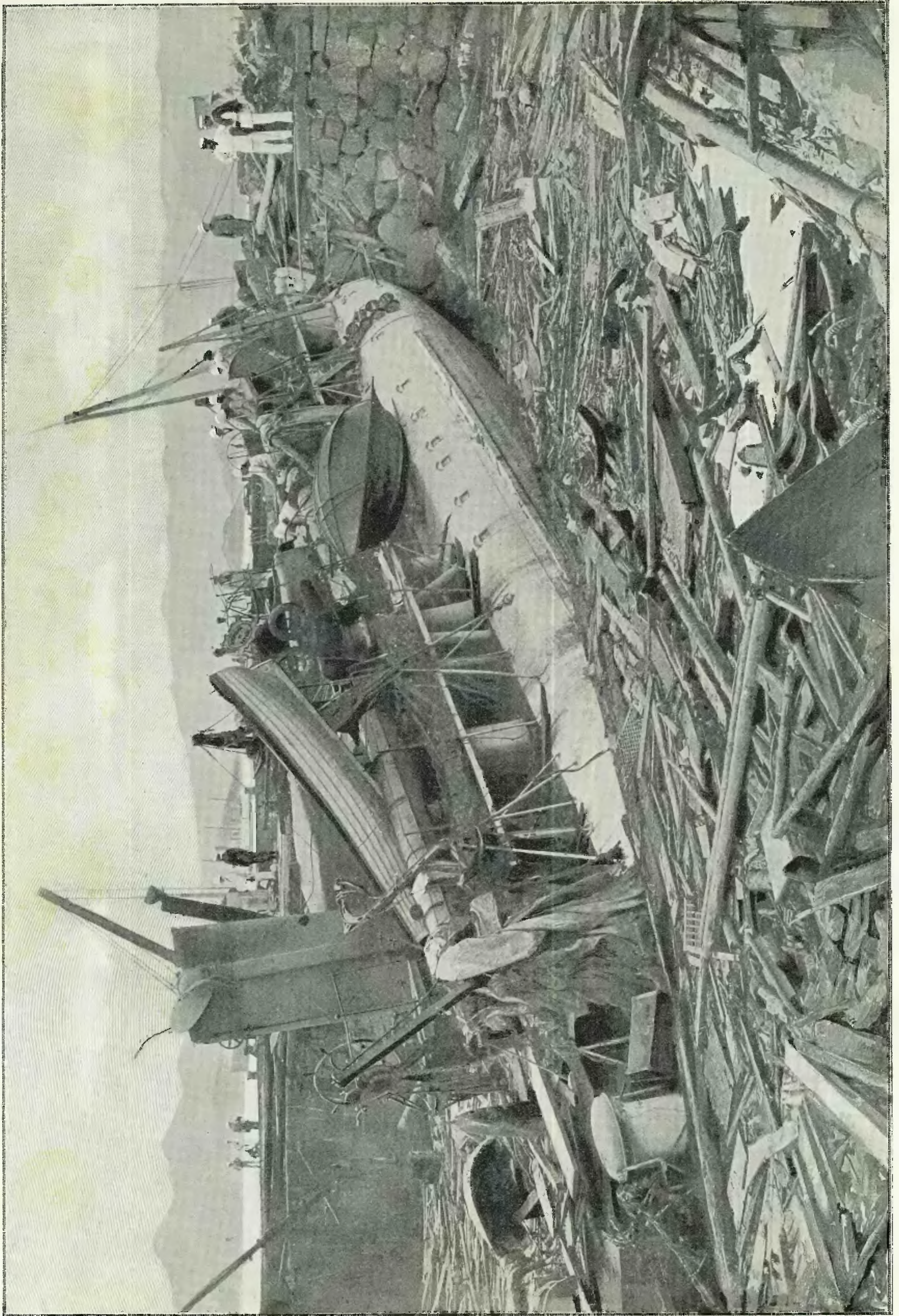
SUR LES RUINES DE VALPARAISO. — La messe en plein air.



UNE MINUTE MÉMORABLE DANS L'HISTOIRE DE LA NAVIGATION AÉRIENNE. — L'aéroplane Santos-Dumont volant à 2 mètres au-dessus du sol, à Bagatelle, le 23 octobre.

M. Santos-Dumont, déjà vainqueur du prix Deutsch, de 100.000 francs, grâce à son dirigeable, vient de remporter aussi, mardi dernier, la coupe Archdeacon, réservée aux appareils d'aviation. Nous avons (n° du 28 juillet dernier), en même temps que nous indiquions les conditions du concours, publié et décrit l'aéroplane construit par le célèbre aéronaute en vue de conquérir ce précieux trophée dont il est désormais le premier tenant. Monté sur cet appareil original, M. Santos-Dumont a parcouru, l'autre matin, d'un beau vol, une distance de 60 mètres.

La photographie que nous donnons ici est, croyons-nous, la seule qui ait été authentiquement prise au cours de cette passionnante expérience : elle montre que l'aéroplane ne s'est pas élevé à une bien grande hauteur au-dessus du sol : 2 mètres environ. Là, d'ailleurs, n'était pas la question, et le grand intérêt de l'expérience était de démontrer que l'on peut, sans le concours d'un support plus léger que l'air, réaliser le vol plané. Cette démonstration est aujourd'hui faite.



LE TYPHON DE HONG-KONG. — Le torpilleur français « Fronde » jeté à la côte.
Phot. H. Dangu. — Voir l'article, page 276.

LIVRES NOUVEAUX

Romans.

Le pardon est grand à condition que soit grande et demeure grande l'âme qui l'accorde complet, absolu. Dans l'autre cas, le pardon, ou ce que l'on nomme ainsi, est misérable, humiliant, insultant, intolérable. Ce thème très simple est lumineusement développé dans *Après le pardon*, le roman d'amour qu'écrivit, avec son admirable talent, M^{me} Mathilde Serao, et que vient de traduire M. G. Hérrelle avec son habileté coutumière (Calmann-Lévy, 3 fr. 50). Dans ce roman, une jeune femme, Maria Guasco, a abandonné son mari pour rejoindre son amant, Marco Fiore. Marco, de son côté, s'est détaché de sa fiancée, Vittoria Casalta, pour vivre avec Maria Guasco. Mais trois années d'amour ont épuisé cette passion. Maria revient, repentante, vers Emilio, son mari, qui consent à la reprendre. Marco, contrit, épouse Vittoria, qui, malgré tout, lui est demeurée fidèle. Mais, si le mari outragé, si la fiancée trahie, ont pu faire le geste du pardon, ils n'ont eu, ni l'un ni l'autre, la force d'oublier. Emilio est « l'homme d'après le pardon », morose et indigné d'avoir pardonné. Quant à Vittoria, elle a enveloppé, dans son voile fin de mariée, le secret même de sa vie ; entre elle et Marco, le voile demeure, même aux beaux premiers jours limpides du mariage ; il s'épaissit à mesure que le temps passe et devient enfin un tissu sans couleur, opaque, dans lequel la jeune femme demeure close à jamais. On devine que, de ces attitudes, il ne résulte de bonheur pour personne. Avant le pardon, il y avait deux malheureux. Après le pardon, il y en a quatre. Et cela montre combien le pardon est une dangereuse chose quand on ignore la manière de s'en servir.

Si Julien Le Talais, le *Cher Infidèle* du roman d'Edgy (Plon, 3 fr. 50), donne des rivalités à sa maîtresse, l'exquise Etienne Malènes, c'est, croyez-le bien, parce qu'il ne peut faire autrement. Il est dans la nature de ce charmant oisif d'user de son pouvoir de séduction sur toutes les femmes qu'il rencontre. Or, on ne parvient presque jamais à réagir contre sa nature. Etienne, avertie, douloureuse, écoeuvée, prend la résolution de rompre. Même, elle donne à ce projet un commencement d'exécution... et c'est tout ce qu'elle peut faire. Lorsque Julien revient vers elle après une courte séparation, elle n'a pas la force de le fuir, car il est « l'amant à la fois bon et cruel, traître et sincère, plein d'ardeur et d'indifférence... celui qu'on ne peut ni trahir ni quitter et que jamais on n'oublie ».

Tout autre est l'évolution de l'amour de *Christine Rodis* (Stock, 3 fr. 50) pour Jean Bruges. L'héroïne du livre de M^{me} Camille Marbo a placé trop haut son idéal de sincérité pour vouloir s'engager à aimer toujours : « C'est la plus grande folie du monde, dit-elle, que de promettre son cœur pour le lendemain, parce que, sur notre cœur, nous n'avons aucun pouvoir. » Et les amours de Christine et de Jean, effectivement, n'ont pas de lendemain.

J'imagine que M. André Germain a écrit entre la vingtième et la vingt-troisième année les délicates nouvelles qui com-

posent son premier livre : *Cœurs inutiles* (Plon, 3 fr. 50). La grande jeunesse de l'auteur est, en effet, dénoncée par la jeunesse du métier. Mais les nouvelles de M. Germain n'en doivent pas moins être signalées pour le talent naissant qu'elles révèlent et pour l'avenir littéraire qu'elles promettent. M. André Germain est un écrivain dont on reparlera.

Citons encore : le tome deuxième d'*Anna Karénine*, qui vient de paraître dans la collection des œuvres complètes de Tolstoï (Stock, Ch. vol. 3 fr. 50) ; le *Roman des Cités-Jardins* (Ed. des Cités-Jardins de France, 5 fr.), un curieux ouvrage de M. Georges Benoît-Lévy, qui nous conte d'aimables scènes vues et vécues dans les cités-jardins ; *les Tours du silence* (Lib. universelle, 3 fr. 50), par M. F. de Ménil ; *Petits et gros Bourgeois* (Stock, 3 fr. 50), un roman ingénieux, ironique et pittoresque, de M. J. Esquirol ; *l'Inconnu tragique* (Lib. Vromant, Bruxelles, 3 fr. 50), recueil de nouvelles flamandes, par M. Georges Virrès.

LES « BLEUS »

(Voir nos gravures, pages 268-269.)

Les photographies que nous publions sur l'incorporation des « bleus » rappelleront à nos lecteurs assez de vieux souvenirs pour que nous les laissions parler elles-mêmes. Ce sont les habituelles scènes des premiers jours, l'installation dans la chambre, l'inoubliable corvée des pommes de terre, l'essayage des capotes, la leçon de maintien par le caporal, complétée et mise au point par l'adjudant, le maniement du fusil par des mains encore pacifiques et enfin... la narration traditionnelle.

Le sujet de cette narration est toujours le même : « Que faisiez-vous avant de venir au régiment ? Que comptez-vous y faire ? Quels sont vos projets d'avenir ? » Il faut répondre nettement et simplement. Il suffit d'avoir du bon sens. On ne demande pas de faire de l'esprit. Il serait prématuré de se poser en loustic et les discours les mieux notés sont les plus brefs. Un amusant hasard nous a permis de copier, encore toutes fraîches, un certain nombre de ces réponses. Nous en citerons quelques-unes dans leur texte et en respectant, sinon leur orthographe, du moins toute la saveur de leur naïveté. Ce sont des réponses d'âmes simples et de braves gens qui feront, sans aucun doute, de très bons soldats. Voici, d'ailleurs :

« Avant de partir au régiment, je travaillais la terre, et, quand j'aurai fini mes deux ans, je désire encore la travailler. »

« Je suis cultivateur, et ce travail me plaît très bien, mais comme je suis à l'âche (*sic*) de défendre la patrie, je suis très content d'être sous les drapeaux et... (*ici quelques hésitations et ratures...*) vive la patrie ! »

« Avant de partir au régiment, j'étais paveur, cela m'effraye un peu, car ce n'est plus le même travail, c'est-à-dire les deux premiers jours on ne peut pas savoir comment ça se passe, faut espérer que ça ira d'ici une quinzaine, on commencera à s'habituer au service militaire. »

« Avant d'entrer dans le militaire, j'ai débuté à treize ans dans l'épicerie, j'ai continué et j'espère encore continuer, car mes intentions ne sont nullement fixées à faire ma carrière militaire. »

« Avant de partir au régiment je me suis dit : je rengagerai peut-être si le métier n'est pas trop rude, maintenant j'aimerais rentrer dans mes campagnes, car j'aime beaucoup la liberté... »

« J'ai commencé mon apprentissage comme plombier, et je tiendrais beaucoup à rentrer comme sapeur pour ne pas perdre la main, cela me permettrait de conserver mon style ! »

« Sans avoir suivi les cours de l'Ecole des hautes études, à l'âge de quinze ans je me lançai dans la vie de voyageur en tissus. J'ai exercé ce métier comme tout commerçant doit le faire maintenant, sans trop de scrupules. Dire que je voudrais continuer, il faudrait que je voie la vie du régiment auparavant, mais soyons sceptique ! »

« Avant de venir ici, j'étais épicier, j'ai fait aussi le maçon, mais je préfère continuer à faire l'épicier et servir la patrie de mon mieux. »

« Depuis que j'ai su travailler, je suis été avec mon père dans les bois pour scier, faire des lattes, des échelas, des rais et des merlains. Je suis prêt à recommencer. »

« Avant de venir j'étais ouvrier : au régiment je serai peut-être aussi bien. »

RÉTAILLEUR CONTRE MIRMILLON

(Voir nos gravures, page 270.)

On sait combien les spectacles que nous appelons aujourd'hui sportifs étaient goûtés dans l'antiquité, notamment chez le peuple romain, pour qui le proverbial *panem et circenses*, à une certaine époque, résolvait les conditions indispensables de l'existence. Depuis longtemps déjà, on a cherché à rénover les jeux antiques, et beaucoup de nos sports modernes en sont des adaptations ; mais personne jusqu'ici n'avait essayé de reconstituer les combats de gladiateurs, si fort en honneur à Athènes et à Rome. C'est ce qu'un de nos maîtres en athlétisme, le professeur Dubois, a voulu tenter avec le concours d'un amateur, M. Del Prat : en s'inspirant des écrits classiques, il a pour ainsi dire codifié le combat du rétailleur contre le mirmillon, et a formulé une série de règles précises permetant de faire un assaut semblable à celui dont les phases successives, coups et parades, sont exactement reproduites par nos instantanés.

Armé d'un filet de pêcheur, d'un trident de bois aux pointes de cuir et d'un court poignard, le rétailleur n'a pour toute arme défensive qu'un brassard porté à gauche et une large ceinture. Le mirmillon, au contraire, est largement protégé par un casque qui lui couvre entièrement la tête et le visage, une cotte de mailles sur le bras droit, un jambard sur la jambe gauche et un immense bouclier, grâce auquel toute la partie gauche du corps est en quelque sorte invulnérable. Dans l'antiquité, le combat finissait par la mort de l'un des combattants ; actuellement (car il ne s'agit, bien entendu, que d'un simulacre), il se termine, comme à l'escrime, au moment où l'un des adversaires compte un nombre convenu de « touches », indiquées par l'homme tombé et contrôlées par le directeur du combat.

Aux derniers jeux Olympiques, une exhibition de ce sport renouvelé des Romains obtint un vif succès. Il en a été de même

d'un assaut donné récemment aux Arènes de Lutèce, et c'est au cours de cette curieuse et intéressante séance qu'ont été prises les photographies que nous publions.

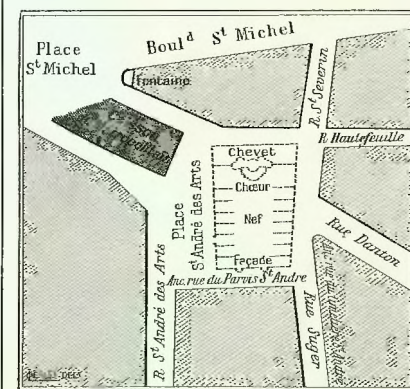
DOCUMENTS et INFORMATIONS

L'ANCIENNE ÉGLISE SAINT-ANDRÉ DES ARTS.

Ces jours-ci, les terrassiers qui creusent la tranchée du Métropolitain, place Saint-André-des-Arts, avaient mis au jour plusieurs tombereaux d'ossements et six sarcophages qu'on transporta au musée Carnavalet. Conformément aux prévisions des archéologues, ces trouvailles ne devaient pas s'arrêter là. La pioche des ouvriers vient de rencontrer aussi les restes de l'ancienne église Saint-André des Arts, fragments divers, chapiteaux et fûts de colonnes.

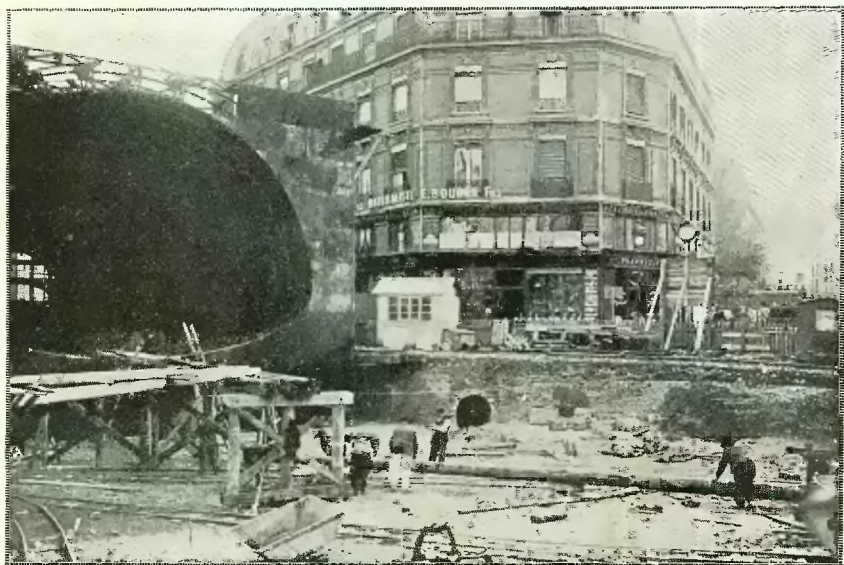
Cette église, construite sur l'emplacement d'un cimetière romain, ne fut d'abord qu'un oratoire dévasté lors de l'invasion des Normands. Reconstituée au treizième siècle, puis tombant de vétusté, elle fut bâtie à nouveau au seizième siècle. Ce monument abrita les tombes de personnages illustres : le conseiller de Thou ; Pierre Séguier ; Jacques Coytier, le médecin de Louis XI ; Henri d'Aguesseau, etc. Abandonnée à l'époque de la Révolution, l'église Saint-André ne fut plus dévolue au culte après le Concordat et on la démolit au commencement du siècle, lors de la création de la place Saint-André.

Le chevet de l'église était limité par l'extrémité de la rue Hautefeuille (actuellement boulevard Saint-André). Deux voies longeaient ses bas-côtés : à droite, la rue du Cimetière-Saint-André-des-Arts, qui n'existe plus ; à gauche, la rue Saint-André-des-Arts, qui se prolongeait jusqu'à l'ancienne portion de la rue Hautefeuille. Sa façade, de style Renaissance, se trouvait rue du Parvis, parallèlement aux maisons actuelles de la place comprises entre la rue Saint-André-des-Arts et la rue Suger.



Le quartier Saint-André-des-Arts à Paris. (Le pointillé indique l'emplacement de l'ancienne église retrouvé dans les fouilles du Métropolitain.)

Parmi les plaques de cuivre gravé apposées aux cercueils de plomb découverts au cours des travaux, on a relevé les noms de la dame de Mortemart, comtesse de Rochecouart, de Fiot et Le Guerchois, deux conseillers du roi, inhumés au dix-septième siècle, et de divers autres personnages.



A gauche : le caisson du Métropolitain ; à droite : l'emplacement de l'ancienne église Saint-André des Arts.



Ossements et sculptures retrouvés au chevet de l'ancienne église Saint-André des Arts.

LES RESTES D'UNE ANCIENNE ÉGLISE RETROUVÉS DANS LES FOUILLES DU MÉTROPOLITAIN



Nandou mâle et un de ses petits.

L'ÉLEVAGE DU NANDOU EN FRANCE.

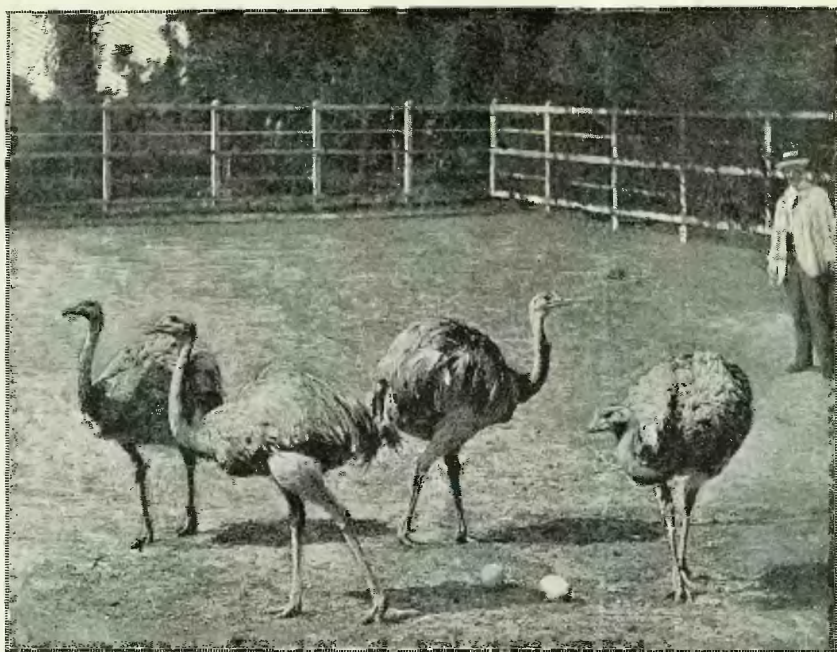
L'élevage du nandou en France, préconisé depuis de longues années par la Société d'acclimatation, peut être considéré aujourd'hui comme résolu. D'observations fort bien conduites faites à Melun par un amateur — qui, trop modeste, ne veut pas que son nom soit cité — il résulte en effet que ce bel oiseau est de robustesse à toute épreuve,



Nandou mâle sur son nid.

tolérant à la fois le soleil, la pluie et la neige, sans en souffrir. L'avantage de l'élevage du nandou est de donner un animal à la fois d'agrément et de rapport. D'agrément, il l'est beaucoup ; on peut le laisser errer sans crainte dans les allées des parcs qu'il anime par sa marche cadencée d'autruche. Jamais méchant, il devient même très familier, mange à la main et joue avec les enfants ; c'est un charmant compagnon — à l'air toutefois un peu ahuri — et que l'on pourra sans doute dresser à tirer de petites charrettes anglaises, comme, dans les jardins zoologiques, on le voit faire aux autruches africaines.

Le nandou est aussi un animal de rapport que l'on peut élever en grand dans de vastes pâturages enclos qu'il aime beaucoup. Tout chez lui peut être utilisé, et ses produits couvrent largement ses faibles dépenses. Ses œufs, qui, comme capacité, équivalent à une quinzaine d'œufs de poule, sont fort bons ; à la coque, toutefois, quoique exempts de banalité par leur volume, ils sont peut-être... un peu copieux. Mais ils n'ont pas leurs pareils pour la fabrication des omelettes — un seul œuf pour dix personnes ! — et surtout pour la pâtisserie, leur principal débouché. La viande des nandous est aussi assez appréciable, bien que les opinions diffèrent un peu sur ce point. Mais c'est surtout leurs plumes qui ont de la valeur ; comme leurs collègues d'Afrique, les nandous se laissent plumer sans difficulté et régénèrent rapidement les plumes enlevées. Ces plumes sont, quelquefois, vendues sous le nom de « plumes de vautour » pour faire des plumoux. Mais c'est un sacrilège. Les plumes du nandou valent mieux que cela et les plumassiers prévenus ne manquent pas de s'en approvisionner. Cette année on peut dire qu'elles ont tenu le haut du pavé : c'étaient elles qui servaient à confectionner ces chapeaux, dits « retours d'Auteuil », destinés à rappeler cette journée néfaste où, un dimanche de courses, tous les Parisiens furent trempés jusqu'aux os. Frisées, les plumes du nandou imitent celles de l'autruche, et, plus ou moins truquées, permettent de faire mille légères « fantaisies ». N'oublions pas non plus les petites plumes duvetées de l'oiseau, avec lesquelles on confectionne des boas et des manchons, et la peau du ventre, dont on fait des tapis de luxe, d'un toucher délicieux, au saut du lit.



Nandous (et leurs œufs) dans le parc d'élevage de Melun.

Comme nous le disions tout à l'heure, l'élevage des nandous n'est pas difficile, puisqu'il se fait de lui-même : il suffit de leur donner à manger des herbes, des débris de légumes, de temps en temps un peu de viande. S'ils rencontrent des limaces, des escargots, des insectes, ils les happent en un clin d'œil, ce qui est tout bénéfice pour les parcs où on les élève. Ils pondent très facilement et déposent leurs œufs sur la terre ou dans une légère excavation du sol : le mâle, seul, les couve en s'accroupissant sur eux. La plupart des œufs viennent à bien, et les jeunes nandous qui en sortent sont vraiment comiques : on dirait des collégiens ayant « poussé trop vite ». Ils s'élèvent plus facilement que des dindons.

Rappelons, en terminant, que le nandou est originaire de l'Amérique du Sud : il vit dans les immenses pampas, qu'il passe sa journée à parcourir de ses grandes pattes. La femelle mesure environ 1^m,35 de haut, tandis que le mâle, plus grand, atteint 1^m,65 de taille. C'est là une belle acquisition pour notre élevage. Le difficile, actuellement, est de se procurer les premiers animaux reproducteurs. — mais on n'a rien sans peine...

Dans les pampas, leur chasse est facile. Il suffit de les tirer au fusil... et de les rater. Les nandous sont d'un naturel curieux ; c'est là leur péché mignon. Quand ils entendent un coup de fusil, ils viennent voir ce qui se passe, et se laissent alors prendre. Sans rire...

LA COLORATION DES PIERRES PRÉCIEUSES.

De même que le diamant est du charbon intégralement pur, la plupart des pierres précieuses, rubis, saphir, émeraude, topaze, etc., sont constituées par une terre vulgaire, l'alumine, qui, sous l'influence de certains agents, s'est transformée en un cristal appelé corindon par les chimistes, et qui, pour les joailliers, devient rubis, saphir, émeraude, etc., suivant la teinte acquise au cours ou à la suite de cette transformation. D'autres pierres, cataloguées comme pierres fines, ne sont que du quartz coloré, lui-même constitué par une terre d'un autre genre, la silice. L'améthyste est le type le plus connu de cette série.

Les chimistes qui, depuis cinquante ans, ont cherché à fabriquer des pierres précieuses, se heurtèrent longtemps à la difficulté de réaliser des températures suffisantes pour déterminer la fusion et la cristallisation de l'alumine. En 1850, Ebelmen, directeur de la manufacture de Sèvres, en laissant ses creusets dans les fours à porcelaine pendant plusieurs jours, obtint des cristaux de rubis microscopiques. En 1890, Frémy et Verneuil reprirent ces essais : ils retirèrent d'une seule fournée 3 kilogrammes de rubis dont quelques-uns pesant un tiers de carat. Enfin, en ces dernières années, l'invention du four électrique, par M. Moissan, provoqua l'industrialisation de la fabrication du rubis.

Cette pierre s'obtient de deux manières : par synthèse, c'est-à-dire par un procédé analogue à celui de Frémy ; et, surtout, par reconstitution, en fondant de la poussière de rubis naturel. Les pierres ainsi obtenues valent de 20 à 25 francs le carat ; les joailliers les plus perspicaces n'arrivent qu'avec le secours de la loupe à les distinguer des

rubis naturels dont le carat se vend environ 400 ou 500 francs.

La synthèse du saphir donne des résultats fort irréguliers ; quant à l'émeraude, il a été, jusqu'ici, impossible de la reproduire avec la pureté de teinte qui lui donne sa valeur. Les recherches sont d'autant plus difficiles que l'on connaît mal le processus qui a déterminé les colorations différentes de pierres présentant une composition chimique identique. On sait simplement que ces colorations sont dues à la présence d'oxydes métalliques. Les expériences dont M. Berthelot vient de communiquer le résultat à l'Académie des sciences sont loin de résoudre la question, mais elles nous révèlent l'influence extraordinairement curieuse du radium sur la coloration de certains cristaux.

L'améthyste doit sa couleur violette à l'oxyde de manganèse et l'on avait déjà constaté qu'elle se décolore à la chaleur. M. Berthelot a chauffé une améthyste jusqu'à 300 degrés ; la pierre, devenue blanche, est restée telle pendant deux mois, exposée au soleil et à la lumière diffuse. L'améthyste fut alors placée dans une armoire obscure, près d'une pincée de bromure de radium dont elle était séparée par deux épaisseurs de verre et par du papier ; au bout de six semaines elle était redevenue violette. Du cristal ordinaire, du cristal de roche artificiel, ont été colorés de la même façon ; un morceau de quartz blanc a pris la teinte du quartz noir du Gothard. Il y a quelques mois, du reste, un chimiste allemand avait obtenu le même résultat.

D'après M. Berthelot, le phénomène s'explique par la reproduction du sel manganique au moyen d'oxygène emprunté à l'air et avec le secours d'une action spéciale du radium. Il est dès lors permis de supposer que les pierres précieuses cachées dans les entrailles de la terre sont colorées sous l'influence mystérieuse de certaines substances radioactives, laquelle semble avoir été présente par Aristote.

Certaines diversités de teintes seraient même dues aux différences de puissance de l'énergie agissante. En effet, le rubis et le saphir sont colorés par un même corps, le chrome, oxydé à des degrés différents. Frémy, dans une des expériences citées plus haut, obtint en même temps du saphir et du rubis.

D'autre part, le rubis ne s'est point décoloré à la chaleur ; l'émeraude, au contraire, a perdu sa teinte en dégageant des vapeurs à odeur de pétrole, et n'a pu être recolorée par l'influence du radium. M. Berthelot conclut que, dans ce dernier cas, le principe colorant a été complètement éliminé et qu'il est d'origine végétale. La rigueur de cette dernière conclusion semble contestable.

Quoi qu'il en soit, ces premières expériences ouvrent, comme on le voit, un champ d'études fort intéressant.

UNE ÉCLIPSE INATTENDUE.

Quelques-uns des nombreux spectateurs qui assistaient, place de la Concorde, le 30 septembre dernier, au départ des ballons de la Coupe Gordon-Bennett, ont pu observer la curieux phénomène d'une éclipse artificielle.

Emportés vers l'ouest, les aérostats pas-



Nandou se laissant paisiblement plumer

sèrent tous, en effet, à tour de rôle, dans la région du ciel où brillait le soleil, et l'un d'eux, le « Walhalla », parti troisième et monté par M. le comte de La Vaulx, eut une trajectoire assez favorable pour se projeter, à un certain moment, juste devant l'astre radieux.

Le soleil disparut alors derrière l'aérostat, qui présentait un diamètre apparent à peu près double du sien, et il se montra environné quelques instants d'une belle auréole rappelant la gloire lumineuse qui entoure le soleil lors d'une éclipse totale.

Bien que cette auréole, produite par l'illumination atmosphérique, n'ait rien de commun avec la couronne solaire, l'apparence observée en donnait au moins une idée. C'est ce que montre la photographie instantanée ci-dessous, qui a été prise pendant la disparition du soleil. La pose ayant été très courte, les objets ne montrent que leur silhouette. C'est ainsi que l'obélisque apparaît sous l'aspect d'une colonne noire.



Le soleil éclipsé par un ballon.

Phot. prise de la place de la Concorde par M. L. Blum.

Deux autres ballons sont visibles entre le « Walhalla », qui éclipse le soleil, et l'obélisque. Ce sont l'« Elfe », de M. Vonwiller, et le « Dusseldorf », de M. von Abercron, qui, partis les premiers, se perdent déjà dans le lointain.

A PROPOS DE LA BICYCLETTE À HÉLICE.

Dans notre numéro du 13 octobre dernier, nous avons enregistré, sous toutes réserves, la protestation de M. Farcot, ingénieur, revendiquant la priorité de l'idée d'adapter une hélice aérienne à une motocyclette.

Un de nos abonnés nous écrit que, bien avant M. Farcot, d'autres avaient appliqué ce mode de propulsion à un véhicule routier. Vers 1869, notre correspondant fit partie d'une équipe qui montait un tricycle à trois places actionné par trois paires de manivelles et par une hélice extérieure à quatre ailes ayant une envergure totale d'environ 1^m, 20. Ce tricycle avait été conçu et entièrement construit par M. A. Guéritte, de Blois, qui, malgré les bons résultats obtenus, renonça bientôt à l'utiliser et à le perfectionner, en raison des accidents que peut provoquer un véhicule de ce genre circulant sur les routes.

UN PRÊTRE AVOCAT

Petit événement au Palais, mardi dernier : un ecclésiastique a prêté le serment d'avocat devant la première chambre de la cour d'appel de Paris. Prêtre libre du diocèse d'Angers, l'abbé François Lebrun, qui n'est attaché à aucune paroisse et s'adonnait jusqu'à présent au professorat, est licencié en droit de la faculté de Paris. Il avait le dessein d'entrer au barreau, sans abandonner



Un nouvel avocat : M. l'abbé Lebrun.

la carrière sacerdotale ; c'est pourquoi, ayant revêtu la toge par-dessus sa soutane, il vient d'accomplir la première formalité prescrite. Mais, ce cumul qu'il ambitionnait, son évêque l'estime contraire aux règles du droit canonique. L'abbé Lebrun se soumet, momentanément du moins, à l'autorité épiscopale et ne demande pas l'admission au stage ; il ne peut donc plaider et le conseil de l'ordre n'a pas à discuter la question d'admissibilité d'un prêtre, qui déjà soulevait des controverses anticipées.

LE TYPHON DE HONG-KONG
(Voir notre gravure, page 273.)

Le 18 septembre dernier, un violent cyclone dévastait la ville et le port de Hong-Kong. La navigation en souffrait tout particulièrement. Dans le cataclysme, deux navires de guerre français, les contre-torpilleurs *Fronde*

et *Francisque*, furent jetés à la côte avec de graves avaries. La *Fronde*, malgré les efforts héroïques de son état-major et de son équipage, a été, même, complètement perdue, et il a fallu se borner à sauver ce qui était le moins endommagé de l'armement et de la machine. Tout, malheureusement, ne s'est pas borné à ces énormes pertes matérielles, et trois sous-officiers et deux marins de la *Fronde* ont trouvé la mort dans ce désastre.

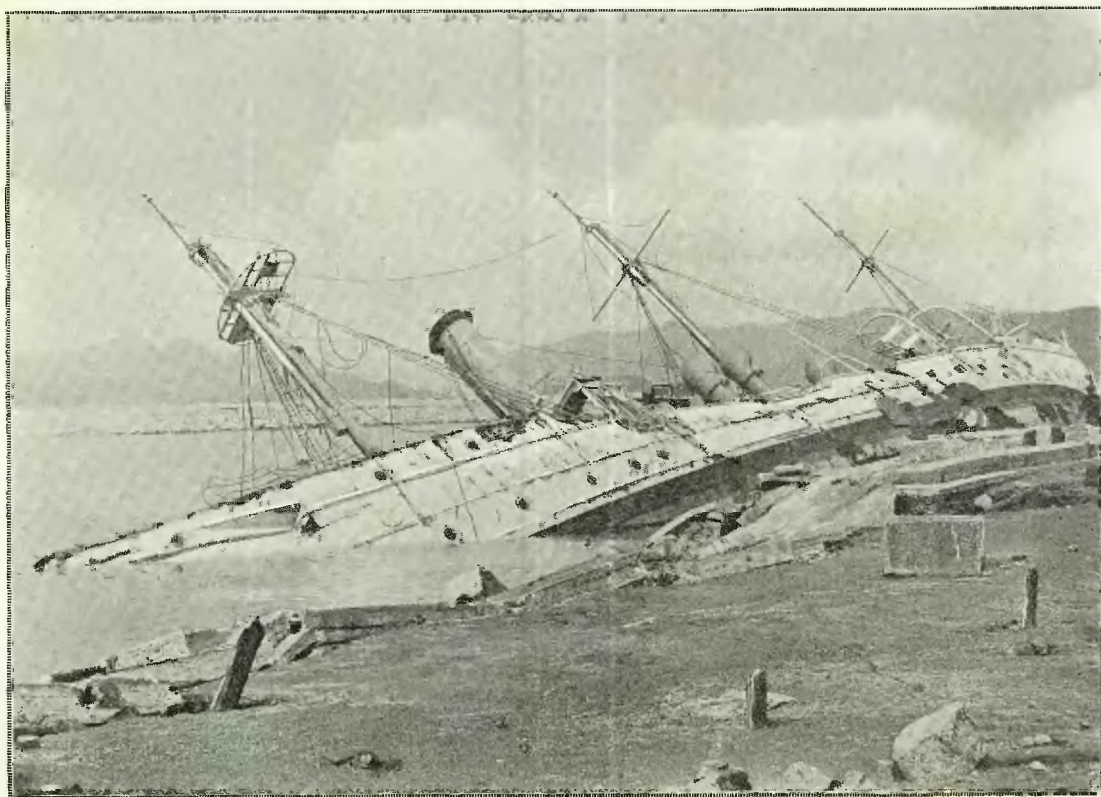
La marine anglaise n'a guère été moins éprouvée : deux de ses canonnières, un contre-torpilleur et un torpilleur, ont subi des dommages ; enfin, l'avis *Phoenix*, un navire de type déjà ancien, est venu se briser contre le quai, le démolissant en partie.

Nombre de navires de commerce, notamment le *Charles-Hardouin*, français ; le *Petrach*, allemand ; le *Monteagh*, anglais ; le *Hitchcock*, américain, étaient désemparés ou coulés.

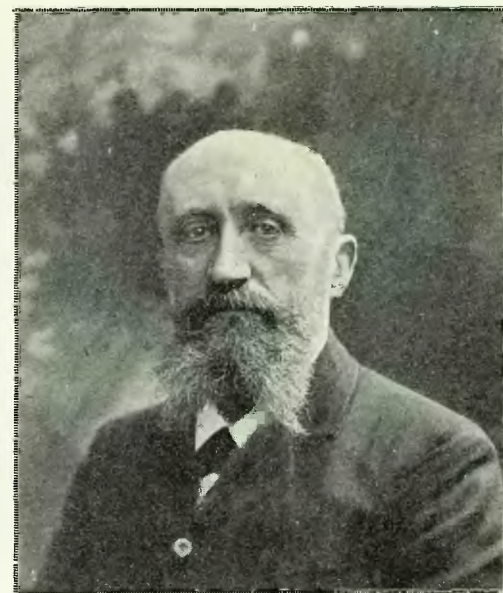
Des jonques et bateaux de pêche chinois qui d'ordinaire pullulent dans le port, il ne restait que des débris jonchant la mer de toutes parts. Sur terre, principalement du côté de la ville de Kowloon, les dégâts étaient épouvantables ; presque toutes les jetées avaient été détruites, et des blocs énormes de granit, formant les abords des quais, avaient été arrachés par la force du vent. Plusieurs bâtiments s'étaient effondrés ; des arbres avaient été arrachés et projetés en travers des routes. Le spectacle, le lendemain du désastre, était indescriptible, et un deuil général pesait sur la colonie.

Il avait fallu seulement deux heures au cataclysme pour amonceler tant de ruines ; à 8 h. 30, les premiers signaux indiquant son approche étaient hissés ; presque immédiatement, le canon d'alarme retentissait dans le port. A 10 heures, tout était terminé.

Hong-Kong, sujet à pareilles catastrophes, a déjà essuyé plusieurs typhons, notamment en 1841, 1874 et 1900 ;

L'avis anglais *Phoenix*, chaviré et brisé contre un quai de Hong-Kong par le cyclone du 18 septembre.

Phot. H. Dangu.

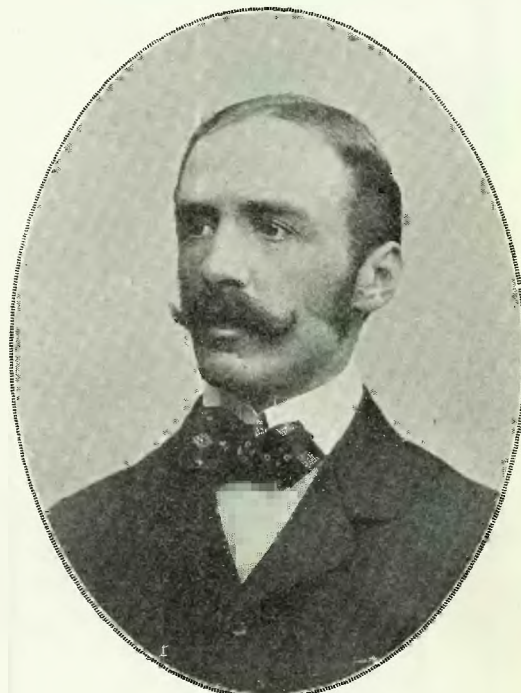
M. Guyot-Dessaigne, ministre de la Justice.
Phot. Pierre Petit.M. Milliès-Lacroix, ministre des Colonies.
Phot. Pirou, boulevard Saint-Germain.

DEUX DES NOUVEAUX MINISTRES. — Voir l'article, page 263

mais celui du 18 septembre 1906 restera comme l'événement le plus tragique de l'histoire de la florissante ville.

LE PRINCE ALEXANDRE DE HOHENLOHE

En donnant, la semaine dernière, les deux reproductions de portraits du peintre Laszlo comme étant ceux du feu prince de Hohenlohe et de son fils, le prince Alexandre, nous commettions une erreur que nous nous empressons de rectifier. En réalité, ce sont deux portraits



Le prince Alexandre de Hohenlohe.

du prince Clovis, de l'ancien chancelier, qu'a peints l'artiste à dix ans d'intervalle. Cette erreur, d'ailleurs, pouvons-nous ajouter pour notre excuse, remonte au catalogue de l'Exposition de 1900 qui, sous le portrait de profil du prince Clovis, mettait le prénom d'Alexandre. Nous donnons ici la photographie — la vraie — du prince Alexandre de Hohenlohe, éditeur des « Mémoires » paternels, président démissionnaire du district de la Haute-Alsace.

LES THÉÂTRES

Le théâtre de l'Odéon a rouvert ses portes, il y a quelques jours, sur une salle rajeunie, avec une reprise d'*Oiseaux de passage* ; mais, en réalité, l'inauguration officielle de la direction de M. Antoine vient seulement d'avoir lieu avec la première représentation d'une pièce de M. Lucien Descaves : *la Préférée*. Pas la moindre thèse sociale, en ces trois actes, mais un cas sentimental, développé d'une façon émouvante et simple. Après vingt ans d'heureux ménage, un père découvre que celle de ses filles qu'il préfère — et celle, aussi, qui l'aime le mieux — n'est pas de lui. Doit-il, obéissant au préjugé du sang, briser les liens moraux qui l'unissent à cette enfant et détruire son foyer ? Telle est la question que M. Descaves pose et développe en ses deux premiers actes ; il y répond — avec succès — dans le troisième. L'interprétation de cette pièce, à la tête de laquelle nous citerons M. Duquesne, M^{mes} Suzanne Devoyod et Lély, est d'ailleurs tout entière excellente. *L'Illustration* publiera *la Préférée* dans son prochain numéro.

Mentionnons la reprise, au Palais-Royal, de *l'Enfant du miracle*, de MM. Paul Gavault et Robert Charvay.